

- Réaliser une année à l'étranger avant d'entamer ses études supérieures est de plus en plus courant.

- Les bénéficiaires sont certains mais pas toujours assurés.

- Les destinations anglophones restent les plus prisées.

# Le succès grandissant des secondes rhétos

## Un marché de plus en plus concurrentiel

**I**ls sont des milliers, chaque année, à clôturer leurs études secondaires, à boucler leurs valises et à s'envoler pour exercer leur autonomie et leur débrouillardise à l'étranger. Sydney, New York, Londres, Miami, Los Angeles, Dublin... Les "secondes rhétos", les séjours linguistiques, les stages ou le volontariat offrent un menu de plus en plus varié pour les jeunes qui marquent un temps d'arrêt avant d'entamer leurs études supérieures. Il s'agit même d'un véritable marché concurrentiel qui a ses ténors, des grands organismes internationaux et privés (la Wep ou l'EF – notamment), et des ASBL (l'Yfu, l'AFS ou le Rotary Club). Des organisations qui sont reconnues par les autorités publiques et qui peuvent donc bénéficier, en Wallonie, des bourses délivrées par le plan Marshall (qui s'élevaient en 2015 au total à 2 500 000 euros). Sur Internet,

dans les salons étudiants, chacune vend donc ses spécificités, son expérience, ses atouts ou ses destinations (des centaines). *"C'est clair que le marché est de plus en plus concurrentiel et que les bourses wallonnes ont contribué à le doper"*, confient trois organismes, chacun de leur côté. *"Nous sommes clairement dépendants de ces bourses qui n'ont pas encore été officiellement reconduites en 2016, mais même sans elles, nous trouverions notre public."*

### Les choix plus qualitatifs des jeunes Flamands

Concurrentiel ou non, le marché, en Belgique, offre des services de qualité. Les retombées étant régulièrement positives, la Fédération Wallonie-Bruxelles a mis sur pied en 2011 le Plan Expedis, qui permet aux jeunes, encore en secondaire, de faire valider des mois passés à l'étranger. Des "Erasmus junior" en quelque sorte.

Est-ce désormais une piste privilégiée pour améliorer la connaissance linguistique des jeunes francophones? *"C'est un peu cliché, s'excuse la responsable des programmes de l'organisme Wep, mais les jeunes néerlandophones qui quittent le secondaire maîtrisent beaucoup mieux les langues. Les programmes qu'ils choisissent sont souvent plus élevés, et ils en profitent pour apprendre plusieurs langues en un an."*

**BdO**

# “Il faut rester attentif à la manière dont se déroule le retour”

**P**artir un an à l'étranger, si ce n'est via des formules alternatives (en échange de services par exemple), est un vrai investissement. Les prix varient, mais le coût total peut monter jusqu'à 16 000 euros. Un montant que les organismes essaient d'amoindrir via des bourses publiques ou privées.

Le tout est donc de savoir si le jeu en vaut la chandelle. “Il n'y a pas une réponse générale, les vécus sont très différents d'un jeune à l'autre”, expliquent Olivier Renders, conseiller en orientation au CIO (le Centre d'information et d'orientation de l'UCL), et Michèle Devillez, coauteure du livre “Choisir ses études supérieures en Belgique francophone”. Il existe par contre des conditions qui permettent de favoriser une expérience réussie.

## “Savoir que c'est une parenthèse”

“Il faut veiller avant tout aux conditions du départ, et surtout à celles du retour”, insiste Olivier Renders. Si un jeune part en oubliant que ce qu'il va vivre est une parenthèse, alors il y a des risques que le retour soit compliqué. Une année à l'étranger est souvent vécue comme un espace de liberté magique après une période très contraignante dans le secondaire. Mais le jeune doit se rendre compte que l'université a aussi ses contraintes. On ne va pas lui rendre ce qu'il vient de vivre.”

Un autre aspect important à éviter, est que cette année soit une fuite devant un choix d'études trop difficile, souligne à son tour Michèle Devillez. Même si une

telle année peut permettre d'affiner ou de mûrir une décision, “il est important de se rendre compte que ce n'est pas là-bas, loin de tout, que l'on va vraiment pouvoir déterminer un choix”, ajoute Olivier Renders. “Souvent les jeunes sont démunis face à la multiplicité des offres qui leur est soumise à l'entame des études. Si on part sans aucune idée, une année à l'étranger peut participer à l'explosion des repères et des cadres, et se révéler destructrice”, précise Michèle Devillez.

Tous les organismes sont conscients de ces risques, et organisent des entrevues, des week-ends de préparation, des rencontres pour considérer la motivation propre de chaque jeune, mais aussi le préparer “au choc culturel” qui l'attend. “La première chose que nous faisons est de tester la motivation du jeune. Il est inutile de croire qu'un jeune forcé de partir tire des bénéfices de son expérience”, expli-

que-t-on dans tous les organismes.

Les bénéfices, justement, sont nombreux, conclut Olivier Renders. “On pense souvent à l'acquisition d'une langue, mais c'est pour moi un acquis secondaire. L'autonomie, l'ouverture d'esprit, la capacité à se gérer, à poser des choix ou à résoudre des problèmes sont les qualités essentielles qu'une telle année engendre. Ce sont aussi les qualités idéales pour se lancer dans les études. Quant à l'argument qui consiste à dire que l'on y perdrait ses connaissances ou un bon rythme de travail, je n'y crois pas du tout. Une année c'est trop court pour perdre ses acquis.”

**BdO**

# 16 000

**EUROS**

C'est le coût que peut atteindre un séjour d'un an à l'étranger.

## Quelques chiffres

### Des départs qui augmentent

► **Un organisme** comme la Wep (un des plus importants de Belgique) a coordonné le départ de 540 jeunes belges pour réaliser une seconde rhéto dans un cadre scolaire en 2015. Mais ses 60 projets et ses 300 destinations attirent 3 000 jeunes par an. D'autres organismes avancent des chiffres identiques.

► **Le Forem**, qui coordonne les bourses de la Région wallonne pour de tels projets d'apprentissage scolaire, en a délivré 550 en 2015.

## Les destinations

**Les pays anglophones** sont les destinations qui tiennent le haut du pavé. Les Etats-Unis font partie des grandes classiques (avec, entre autres, la Californie). Derrière, le Canada tient la corde, tout comme la Nouvelle-Zélande ou l'Australie. Pour des raisons plus académiques qu'exotiques, l'Angleterre demeure aussi une destination privilégiée.

**Les pays européens** reviennent dans la partie, notamment grâce aux bourses de la Région wallonne qui les privilégient. L'Allemagne et les Pays-Bas sont des choix réguliers.

## Dimitri

### “Je me suis découvert”

Cela fait tout juste cinq ans que Dimitri est parti aux Etats-Unis pour entreprendre une seconde rhéto. Une expérience qui l'a *“totalement changé”*. Parti avec la World Exchange Program (Wep), son objectif premier, comme celui de beaucoup de jeunes, était d'améliorer son anglais et son néerlandais. Un objectif atteint selon lui. *“Au début, j'étais un petit peu sur la réserve, je n'osais pas trop parler à ces personnes à la culture tellement différente de la nôtre”*, avoue l'étudiant en médecine. Pour Dimitri, pas question de se lancer dans cette aventure sans un minimum de courage. *“Il ne faut pas être de nature casanière, explique-t-il. Cette expérience m'a donné le temps de réfléchir aux études que je souhaitais faire par la suite.”* Il soulève tout de même un point négatif: le prix peu démocratique de sa seconde rhéto. *“Mon année a coûté environs 10 000 dollars. Sachant que la famille d'accueil est bénévole, c'est exagéré. D'autant plus que sur place, ce n'est plus la Wep qui nous gère mais d'autres associations.”* **L.V.**

## Audrey

### “Nous étions très encadrés”

Audrey est partie un an à Hoffman Estates, près de Chicago. Une aventure qui a été possible grâce au club Rotary de Marche-en-Famenne. Sélectionnée sur la base d'un solide dossier, elle a ainsi pu s'intégrer au sein de trois familles. Au niveau de l'organisation, rien à signaler : *“Nous étions très encadrés. Que ce soit au niveau de l'école ou dans les familles.”* Cette expérience avec le Rotary implique tout de même que l'élève soit de bonne volonté, insiste la jeune femme. *“Nous devons participer à une réunion hebdomadaire mais aussi, respecter la règle des trois D du Rotary : 'No drinking, no driving, no dating' (Pas d'alcool, pas de conduite, pas de rendez-vous amoureux).”* En totale immersion, son anglais s'est très rapidement amélioré. *“Contrairement à d'autres associations, je croisais très peu de francophones.”* Aujourd'hui, elle garde un très beau souvenir de cette année, qu'elle referait *“sans hésiter”*. Elle garde d'ailleurs toujours contact avec les familles d'accueil. **L.V.**

## Ysaline

### “C'est une vraie industrie”

Pour Ysaline, le tableau n'était pas si blanc. Arrivée à Vancouver pour suivre des cours d'anglais avec Education First (EF), elle a très vite déchanté. *“L'année m'a coûté 15 000 dollars. J'ai dû passer par trois familles d'accueil différentes. Enfin, on nous parlait de 'familles d'accueil' mais nous n'avions aucun contact avec eux”*, explique-t-elle. Et pour cause, ces familles rémunérées accueilleraient parfois près de huit étudiants dans leur maison. *“Dans ma première famille, nous étions cinq, à la cave. J'avais une chambre de huit mètres et je partageais un lit double avec une autre étudiante, raconte-elle amère. Franchement, c'est une vraie industrie. Nous étions considérés par les familles comme un moyen d'amasser un maximum d'argent.”* En ce qui concerne l'apprentissage des langues, Ysaline reconnaît que les professeurs étaient à l'écoute de leurs élèves mais *“n'avançaient pas rapidement dans la matière”*. **L.V.**